

Norma Tessum Onda

Dans notre précédente édition, l'écrivain racontait sa découverte d'une tombe étrange à La Rochelle. Qui était Norma Tessum Onda ? Voici l'histoire de cette mystérieuse jeune fille

Par **Jean-Jacques Salgon** Dessin **Fabrice Neaud**

Elle avait «deux petites narines qui ressemblent à des virgules roses», selon le mot du chroniqueur Aurélien Scholl dont l'article, publié dans *L'Echo rochelais* du 19 avril 1882, fonda la légende d'une fille cachée de Sand et Musset. On sait aujourd'hui qu'elle était d'une grande beauté, avec de longs cheveux d'un blond vénitien, des yeux noirs (bleus selon d'autres), une jolie bouche. Elle est morte à 21 ans, le 18 mai 1875, officiellement d'une phtisie galopante. Elle est enterrée au petit cimetière de Saint-Maurice.

L'histoire de Joséphine-Marie Ménard, née le 18 septembre 1854 à Saint-Macaire-en-Mauges, d'un père tisserand et d'une mère dévideuse, aurait sans doute été bien différente si la fillette n'avait été confiée par ses parents, à l'âge de 8 ans, à une étrange dame venue de Nice et qui s'était établie dans ce bourg après la mort de son mari, lui-même originaire de la région. Auguste Mailloux, grâce à qui nous pouvons connaître sa biographie, prétend que cette femme, Françoise Coras, fut «par sa conduite irrégulière» responsable de la mort de son mari (on imagine le corps du mari se balançant au bout d'une corde, tandis que la dame se rend à quelque rendez-vous galant). Il semble donc que ce fut une aventurière, sorte de demi-mondaine vivant dans l'aisance et cultivant avec succès les amitiés masculines. Toujours est-il que Joséphine-Marie grandit auprès d'elle et que la dame sut mettre à profit les charmes indiscutables qui s'épanouirent dans l'enfant devenue jeune fille. Vers 1865, les deux femmes sont à Châlus près du château où Richard Cœur de Lion reçut la flèche qui lui fut fatale. En 1869, elles s'installent à Paris, au 5, rue Jean-Jacques-Rousseau. Joséphine-Marie a 15 ans, Françoise Coras 71.

C'est dans ce Paris agité de la fin de l'Empire que les deux femmes se font des relations dans les milieux littéraires, artistiques et politiques de l'époque. Elles rencontrent Gambetta, sans doute aussi Paul de Musset, le frère du poète. Il semble aussi que Joséphine-Marie ait alors connu le peintre Charles Louis Muller, puisqu'on dit qu'elle lui servit de modèle pour une *Annonciation* et

une *Assomption* que l'on peut toujours voir dans une chapelle de Notre-Dame-des-Victoires. Ces deux œuvres y sont entrées en 1870, ce qui est bien compatible avec le séjour des deux dames à Paris. Charles Louis Muller, peintre plutôt académique, connu surtout pour un tableau, *Appel des dernières victimes de la Terreur – 7, 9 Thermidor de l'An III* –, qui se trouve au Louvre, fut l'élève de Gros et de Cogniet. En 1850, il fut nommé directeur artistique de la manufacture des Gobelins. Il participa à la décoration du salon Denon au Louvre. On lui doit aussi un *Christ ressuscité*, qui, curieusement, se trouve dans l'église Sainte-Catherine de La Flotte-en-Ré. Sur Internet, on trouve également de lui ce portrait d'une *Jeune femme devant une église*, actuellement dans une collection particulière, dont on aimerait bien connaître plus précisément la date d'exécution. Il y a, dans le blond-roux de la chevelure, une parenté évidente avec la Vierge de l'*Annonciation*. Qui sait si le livre que la jeune femme tient à la main n'est pas un exemplaire des *Nuits* de Musset ?

Autre rencontre capitale pour Joséphine-Marie, celle du marquis Henri de Rochefort-Luçay, connu publiquement sous le nom de Henri Rochefort, journaliste et fondateur de *La Lanterne*. Il est alors disciple de Blanqui et vient tout juste d'être élu député d'extrême gauche. Si nous pouvons suivre la trace de Joséphine-Marie, c'est qu'elle semble s'attacher, comme à un mystérieux fil conducteur, au destin mouvementé du député-journaliste.

Lorsqu'en janvier 1870, Victor Noir est assassiné par le cousin de Napoléon III, Rochefort publie dans *La Marseillaise*, son nouveau journal, des articles qui lui valent une condamnation à six mois de prison. Le 7 février, il est arrêté rue de Flandre et conduit à la prison de Sainte-Pélagie (où Jules Vallès avait été incarcéré deux ans plus tôt). La tradition veut que ce soit dans cette prison que Françoise Coras et Joséphine-Marie soient venues pour la première fois lui rendre visite en se faisant passer pour ses cousines. On trouve en effet, dans le tome II de ses *Aventures de ma vie*, ce passage : «Je fus visité par une grande et très jolie blonde accompagnée d'une mère d'apparence convenable et de mise suffisamment soignée. Elles revinrent plusieurs fois.»

Mais à vrai dire, si l'on accepte l'idée que plus tard Joséphine-Marie viendra le retrouver à La Rochelle, on peut sérieusement douter qu'il se fut agi d'elle et de sa protectrice, puisque quelques lignes plus loin, Rochefort précise :

«Elles revinrent plusieurs fois, mais elles accusaient une tendance si marquée à s'installer dans mes lares qu'elles finirent par me porter sur les nerfs et que j'en arrivai à leur faire grise mine. [...]

Qui avait évoqué pour moi cette apparition d'une jolie jeune fille dans une geôle ? À quel monde appartenait-elle et quelle main l'avait conduite jusque dans ma casemate ? Je ne l'ai jamais su avec précision, mais j'ai toujours gardé à ce sujet des doutes qui auraient suffi à me refroidir.»

Libéré le 4 septembre 1870, à la chute de l'Empire, Rochefort est nommé ministre dans le gouvernement de Défense nationale. Il redevient journaliste sous la Commune, à laquelle il n'adhère pas. Le 20 septembre 1871, suite à des imprudences politiques et des articles dans *La Marseillaise*, il comparaît devant un tribunal militaire qui le condamne à la déportation à perpétuité. On l'enferme au Fort Boyard où sont regroupés les communards en at-

tente de transportation. Il semble bien que Joséphine-Marie soit alors venue à La Rochelle pour le retrouver et tenter d'organiser son évasion puisqu'elle reçut par pigeon ce billet signé de lui et qui sera authentifié plus tard : «Ne vous tourmentez pas, ma petite blonde. On ne me fait aucun mal. Je vais bien. Je vous donnerai des nouvelles tous les jours. Portez-vous bien, vous et votre maman.»

La tentative d'évasion échoue et Rochefort est transféré au château d'Oléron, puis, le 20 août, à la citadelle de Saint-Martin-en-Ré. Là, dans ses mémoires, on retrouve la trace de Joséphine-Marie : «Je fus demandé par une jeune et charmante dame que j'avais entrevue à Paris deux ou trois fois à peine et qui, par des moyens que j'ignore, avait obtenu l'autorisation de visiter la prison en général et moi en particulier. Le bon gardien-

chef, au lieu de nous introduire dans le parloir commun, mit à notre disposition la petite maison qu'il habitait du côté de la citadelle, donnant sur la mer et où, pendant trois après-midi consécutives, nous fûmes comme chez nous.»

De ce «comme chez nous» on peut facilement inférer quelles sortes de relations s'étaient établies entre les deux personnages. On entend distinctement la mer bercer de ses clapotis de tendres et précieux abandons. Combien de temps Joséphine-Marie resta-t-elle auprès de son ami ? Combien de fois se revirent-ils ? Tenta-t-elle d'organiser une nouvelle évasion ? Hélas, comme l'on sait, vient un jour où *la mer efface sur le sable les pas des amants désunis...* Le 10 août 1873, Rochefort est embarqué à bord de la frégate *La Virginie*. Direction la Nouvelle-Calédonie. Sa compagne de voyage n'est pas Joséphine-Marie, mais Louise Michel aux charmes de

laquelle il y avait, on s'en doute, bien peu de chance qu'il succombât (il lui écrit pourtant un poème). Il s'évadera en 1874, rentrera en Europe, en France en 1880. Il finira bien mal, boulangiste, nationaliste et anti-dreyfusard. C'est en 1874, lorsqu'il était encore en Nouvelle-Calédonie, que Joséphine-Marie revient à La Rochelle, toujours accompagnée de Françoise Coras. Joséphine est gravement malade. Elles s'installent à l'Hôtel de France, puis louent une maison à l'Épine, aujourd'hui rue du Bois-l'Épine. Elles vivent plutôt isolées. Joséphine meurt le 18 mai 1875. Il y aura peu de monde à l'enterrement. Madame Coras commande une stèle qui ressemble très vaguement à celle de Musset au Père-Lachaise et sur laquelle sera gravé ce nom : Norma Tessum Onda. Françoise Coras termi-

nera ses jours à l'hospice des Petites Sœurs des Pauvres de Tasdon où elle meurt en 1881. Avant de mourir, ses revenus s'étant semble-t-il taris, elle avait fait procéder à la vente d'objets, de livres, de meubles, de vêtements, ayant appartenu à elle et à sa protégée. Parmi les objets, il y avait, selon le témoignage de Louis Audiat, «d'intéressants papiers, des lettres curieuses, des correspondances singulières, le tout émanant de personnages politiques dont quelques-uns auraient séjourné depuis dans les forteresses de la Charente inférieure». On ignore laquelle des deux femmes avait inscrit sur les pages de certains livres de Musset ces fausses dédicaces : «à ma fille bien aimée – Alfred de Musset» «à ma chère petite Norma – A. de M.» «pour que tu ne m'oublies pas ! M.». Mais c'est certainement Françoise



D'après la tableau de Charles Louis Muller

Coras, laquelle partageait sans doute avec Musset un goût pour les fausses généalogies, qui a marqué sur une carte de visite de sa défunte protégée : «Norma Tessum Onda née à Séville le 18 septembre 1854 de l'infante Vanina et de Louis-Théodore de Visconti et elle s'appelait Norma d'Estève de Visconti.» A moins qu'il n'y ait eu, comme voudrait le croire le coiffeur Henri Saumoneau dont on peut consulter le manuscrit à la médiathèque de La Rochelle, substitution d'enfant.

Parmi ces reliques, il y avait aussi un petit portrait ovale de Joséphine-Marie qui fut acquis par un marchand d'art rochelais, lequel le revendit pour deux louis à Aurélien Scholl en 1882. C'est en contemplant ce portrait que ce dernier remarqua les «deux petites narines qui ressemblent à des virgules roses». On aimerait bien pouvoir vérifier qu'il ne s'est pas trompé. ■